

*Pétrus.*—Mais, si c'est comme ça, les fermiers du Haut-Canada et les marchands ne vont-ils pas recommencer à crier à l'annexion comme avant qu'on leur ait bouché le bec avec le traité de réciprocité.

*Bonsens.*—Cela pourrait bien arriver. Qui vivra verra. Le parlement va probablement bientôt se rassembler, car le gouverneur général est revenu sans doute pour cela. Pour ma part j'ai grande hâte de voir quelle mine vont faire nos ministres dont tous les beaux plans sont fort endommagés. La confédération n'est guère prête; les fortifications qu'on devait construire cet été sont plus inutiles que jamais; le chemin de fer intercolonial était une condition de la confédération et la confédération une condition du chemin de fer intercolonial; la milice a cessé d'amuser les gens, enfin celui qui a fait la coalition; le terrible monsieur Brown a filé entre les doigts de ses capteurs plus revêché que jamais. A moins que tout cela soit une comédie, je vous dis qu'il doit être plus agréable pour les hommes de cœur d'être hors du ministère quedans.

*Languille.*—Eh bien, monsieur Bonsens, si les américains ne veulent pas faire le commerce avec nous sur un pied d'égalité nous allons avoir la confédération dans laquelle entreront le Canada, le Nouveau Brunswick, la Nouvelle-Bosse, l'Île de Terre-Neuve et l'Île du Prince-Édouard. Nous ferons le commerce ensemble et les américains seront bien attrapés. Ils viendront nous supplier de recommencer un nouveau traité de réciprocité. Mais alors nous ne voudrions pas nous leur ferons alors des conditions telles qu'ils ne pourraient pas les accepter.

*Bonsens.*—Où! je sais que c'est ce que disent aujourd'hui bien des journaux qui pourtant devraient annoncer en grosses lettres comme une victoire éclatante si messieurs Galt et Howland, les deux meilleurs les plus habiles de l'administration actuelle, avaient pu réussir à obtenir le renouvellement du traité. Mais, mon cher monsieur, je ne crois pas que la confédération soit un remède bien efficace pour réparer le tort que feront à nos agriculteurs et à nos marchands les entraves apportées à notre commerce avec nos voisins. Je ne comprends pas comment cultivateurs et marchands qui

leurs grains et leurs marchandises et qui par conséquent redoutent la banqueroute peuvent se sauver et s'enrichir en s'associant, en prenant maison sur un plus grand pied, en augmentant leurs dépenses.

*Pétrus.*—Et moi non, plus je ne comprends pas beaucoup cela. Imaginez donc cinq chevaux boiteux qui s'attellent à la même voiture pour aller plus vite!

*Languille.*—Vous pouvez rire, mais nous avons des ministres qui ont encore plus d'un tour dans leur sac. Attendez la prochaine session et vous allez voir ce que notre administration proposera pour donner un croc en jambe à nos voisins qui seront bien penauds alors; J'en ai entendu parler à travers les branches et ça m'a l'air joliment imaginé.

*Quenoché.*—Vous avez qu'à voir! Racontez nous donc cette imagination-là, s'il vous plaît.

*Languille.*—C'est bien simple. Le Parlement passera une loi pour laisser entrer toutes les marchandises anglaises sans droit de douane. On mettra des taxes directes pour payer les frais du gouvernement et l'intérêt de notre dette. Alors il se fera un grand commerce de contrebande sur toute la frontière.

*Bonsens.*—Je pense que le remède serait un peu violent, mais je ne sais pas s'il serait efficace. Dites-moi, mon jeune monsieur, si vous pensez que les américains laisseraient ainsi faire la contrebande sans essayer d'arrêter les contrebandiers? Ou arriverait-il s'ils les poursuivaient et venaient les arrêter jusque sur le territoire canadien?

*Jérémy.*—Hum! je crois qu'il faudra tâcher de trouver quelqu'autre imagination, car celle-là pourrait nous mettre dans des dépenses dont on ne verrait guère la fin.

*Jacqueline.*—Eh! messieurs, la table est mise; vous excuserez; vous savez, c'est sans cérémonie. Je n'ai pas grand chose, mais enfin c'est de bon cœur. Si j'avais été prévenue, mais comme ça à l'improvise il faudra vous contenter de ce qu'il y aura.

*Quenoché.*—Oh! mam'zelle Jacqueline, on connaît votre pas grand chose. Quand on est quatre il y en a pour huit.

(A Continuer.)